

Le chef d'Etat qui tombait en martyr de l'ordre était le petit-fils de Lazare Carnot, organisateur des armées révolutionnaires ; son père, Hippolyte Carnot, avait été membre du gouvernement provisoire de 1848.

Le matin du 24 juin 1894, le président donne une réception dans les salons de la Préfecture de Lyon. Il remet des décorations et assiste à un déjeuner intime. L'après-midi, il visite l'Exposition au parc de la Tête d'Or. Il préside le soir à un banquet de mille couverts au Palais du Commerce dont la façade s'illumine de feux de Bengale.

L'allocution du président respire l'optimisme. Le banquet de termine vers neuf heures car le chef de l'Etat doit assister à une soirée de gala au Grand Théâtre. La foule est immense. Des godets pleins de suif placés sur les monuments et sur les massifs illuminent les rues.

Le landau du président, précédé de quatre gendarmes et suivi de plusieurs calèches officielles s'engage avec difficulté dans la rue de la République sous les acclamations des Lyonnais. A sa gauche se trouve le général Borius ; en face, le général Voisin et le maire de la Ville. A la demande de Carnot, les deux officiers se tiennent légèrement en arrière de la portière dont l'accès est libre.

La calèche se met en route ; soudain un homme se faufile entre les cuirassiers de l'escorte, se glisse à la portière de la calèche, dépose un papier sur le buste du président et s'esquive précipitamment. Tout s'est passé avec une rapidité extrême ; Gailleton, le maire de la ville, croit que l'individu vient de remettre un placet au président.

Carnot, cependant, porte la main à sa poitrine, la glisse entre son gilet et le plastron de la chemise et la retire toute sanglante. Il murmure : « Je suis blessé. » On comprend alors que le président a été poignardé. Au grand galop la calèche le transporte à la Préfecture. Les médecins se rendent à l'évidence ; la lame a perforé le foie et provoqué une hémorragie interne. Il expire après une agonie de trois heures.

L'homme qui a frappé passe devant la tête de l'attelage, gagne une autre rue. Non loin de là, rue Dubois, un coiffeur qui prend le frais sous son plat à barbe aperçoit le fugitif qui ne lui dit rien de bon. Il lui jette sa chaise dans les jambes, l'homme tombe et les agents se jettent sur lui. Quelqu'un découvre sur la chaussée l'arme du crime, c'est un poignard fabriqué à Thiers. L'homme est un italien de vingt-et-un an qui s'appelle Caserio.

Au théâtre, où Tout-Lyon attend le Président, Rivaud, préfet du Rhône entre dans la loge présidentielle et annonce l'assassinat du président de la république. Les messieurs en habit, les dames en décolleté, crient vengeance. La populace qui connaît le nom de l'assassin et sa nationalité italienne, s'en prennent à tout ce qui a un nom italien.

La levée du corps eut lieu en présence d'une grande foule. Les couronnes s'amoncelaient, les Lyonnais portaient à la boutonnière le portrait de Sadi Carnot encadré de petits drapeaux tricolores. On le transporta de l'Hôtel de Ville à la gare aux sons des cuivres lents et affreux. Cela dura pendant deux heures.

A Paris, le 1^{er} juillet, la dépouille mortelle de Sadi Carnot fut transportée solennellement au Panthéon.